

Du révisionnisme de Bernstein aux révisionnismes de Khrouchtchev et de Mao

par Léo MOULIN,
Professeur au Collège d'Europe (Bruges).

★

C'est un fort beau livre que celui de M. Léopold Labedz (1). Une introduction intelligente et lucide de Labedz lui-même, vingt-sept études d'auteurs différents, portant sur les aspects les plus divers du révisionnisme, ancien (de Bernstein à Plekhanov et à Boukharine) et nouveau (G. Lukacs, E. Bloch), sur les « Nouvelles Gauches » d'Italie, de France et de Grande-Bretagne, sur Tito, « relucant Revisionist », sur les tentatives soviétiques de repenser, dans le cadre d'un marxisme encore très orthodoxe, les conditions d'une politique internationale et d'une économie nationale nouvelles, et sur quelques autres sujets encore.

Le thème est inépuisable, car il est ancré dans la nature des choses elles-mêmes. Il y a toujours eu, il y aura toujours des esprits dogmatiques et d'autres, plus enclins à tenir compte du réel, plus « libre-exaministes », qui voudront procéder aux nécessaires adaptations. La querelle a commencé quelques années à peine après la mort de Marx avec Bernstein, et se poursuit sous nos yeux, avec Khrouchtchev, car il est hors de doute que ce très empirique bonhomme, dont la formation doctrinale est nulle (remercions-en le ciel !), fait du révisionnisme sans le savoir, comme Monsieur Jourdain faisait de la prose, et avec Mao, farouche gardien d'une orthodoxie désincarnée, mais révisionniste, ne serait-ce que par rapport au léninisme. (Quant au marxisme, n'en parlons pas : l'originalité la plus certaine du dogmatisme chinois est de n'avoir rien à faire avec la pensée marxienne.)

Ai-je dit que la lecture du livre est aisée, agréable sans rien de cette pesanteur grise qui rend souvent si pénible la pensée des marxistes ? En outre, un index des noms et un index des sujets éclairent le

chercheur. C'est, tout compte fait, un bon livre et qui incite à réfléchir.

Car, enfin, il y a quelque chose de fondamentalement étrange dans cette volonté de tant d'hommes remarquables de défendre à tout prix l'orthodoxie marxiste, alors qu'il existe autant d'interprétations du marxisme qu'il y a, je ne dis pas de marxologues (du type Rubel ou Papaioannou), mais de marxistes, et que, d'autre part, les notions de « marxisme » et d'« orthodoxie » sont intrinsèquement contradictoires ; et quelque chose de tout aussi étrange dans la volonté d'autres hommes, tels que Bernstein, de Man, Luxembourg, Deborin, qui furent, à n'en pas douter, des doctrinaires de grande envergure, de procéder aux adaptations et aux révisions nécessaires sans jamais vouloir s'avouer révisionnistes.

Bien des éléments des orthodoxies marxistes les plus rigoureuses proviennent cependant de démarches « révisionnistes ». (p. 13 et sv.). Lénine doit sa notion du « Parti, avant-garde consciente du prolétariat », à Ogarev et à Tkatchev, et, en remontant plus haut, à Tchernychevsky (2).

La notion de « dictature du prolétariat » vient de Halphand-Parvus (qui, par la suite...); celle d'impérialisme, de Hobson (qui la renia), de Hilferding et de Rosa Luxembourg ; celle du « socialisme dans un seul pays », de Boukharine, assassiné par la suite comme déviationniste ; celle de « révo-

(1) Revisionism. Essays on the history of Marxist ideas, Library of International Studies, Londres, G. Allen and Unwin (1962).

(2) Cf. N. Valentinov, Mes rencontres avec Lénine, Paris, Plon (1964), pp. 109-131 (cité: Valentinov).

lution coloniale », au sens actuel du mot, de Sultan Galiev et M. Nath Roy.

La doctrine de Lénine est donc le fruit d'une série de révisions. Lénine n'a d'ailleurs pas échappé aux accusations de révisionnisme : il lui a fallu écrire « La maladie infantile du communisme » (1920) pour répondre aux « orthodoxes » de gauche, « puristes » d'Angleterre, d'Allemagne et d'ailleurs, adversaires de tous les compromis, qui l'accusaient de renoncer aux méthodes et à l'esprit traditionnels du marxisme (3).

En fait, tout le monde est le « révisionniste » de quelqu'un. Il n'y a de différences que de degré dans l'attachement verbal aux vérités révélées ; les réformistes se contentant d'un *lip-service* à la Doctrine, tandis que les « pékinois » que les Soviétiques accusent d'être des « révisionnistes dogmatiques » ce qui, à première vue, peut paraître étrange se veulent « orthodoxes », mais non dogmatiques.

En réalité, la division des marxistes en « orthodoxes » (fidèles à l'une ou l'autre des cent orthodoxies qui se partagent les fidèles de Marx) et en « révisionnistes » (et ici aussi nous rencontrons cent espèces de révisionnisme) ne correspond à rien de bien précis sur le plan de l'analyse sociologique ; ce sont, le plus souvent, des querelles de mots recouvrant, fort mal d'ailleurs, des rivalités de personnes.

Il est remarquable que les « orthodoxes » n'ont triomphé que dans les pays économiquement attardés, cependant que les « révisionnistes », devenus réformistes, s'installaient dans les pays économiquement et socialement évolués.

Tout esprit scientifique en déduirait que ce n'est point là l'effet du hasard, et que les reproches cinglants que les « orthodoxes » lancent à la tête des « révisionnistes » ne font que démontrer leur ignorance des réalités du monde moderne. Dénoncer « la trahison des chefs » sociaux-démocrates pour expliquer les succès du socialisme réformiste en Occident est du point de vue du matérialisme historique, la plus pauvre des explications qui se puisse imaginer. Il y a évidemment autre chose, et qui étudie les conditions socio-économiques des nations occidentales, ne peut qu'aboutir à leur conclusion logique qui est le réformisme travailliste. C'est ce que les « orthodoxes » ne veulent pas admettre : M. Khrouchtchev s'entête à proposer à l'agriculteur danois la solution des *sovkhoses* et aux Amé-

ricains, la « révolution socialiste », cependant que M. Mao ne cesse de reprocher aux Soviétiques, maîtres d'un puissant secteur industriel, et riches de près d'un demi siècle d'expériences et d'échecs, de ne pas partager les vues des Chinois sur « le grand bond en avant », les « communes populaires », « l'acier des campagnes » et autres rêveries biscornues.

De leur côté, nos réformistes sont des révisionnistes qui ne comprennent pas que l'évolution, les transformations et les réalités du monde moderne, son élan et ses rythmes, ses mutations et sa vitesse d'innovation, exigent désormais autre chose qu'une timide, toujours trop timide, « révision ».

Vivant au XX^e siècle et — sociologiquement — déjà projetés dans l'an 2000, ils continuent à penser le monde selon le vocabulaire et les affectivités de Quaregnon et de 1848.

Par définition, toute science est révisionniste. Il ne viendrait à l'esprit d'aucun biologiste ou physicien de diviser ses collègues en « orthodoxes » et en « révisionnistes », moins encore de nier les évidences dégagées par l'observation.

Le marxisme qui se veut, et se voulait, un socialisme scientifique aurait donc dû être essentiellement en état constant de « révision permanente ».

D'où vient, dès lors, qu'il ne l'ait pas été, ou si peu et si mal, et comme sans oser se l'avouer à soi-même ? D'où vient qu'il se soit sclérosé, pour ainsi dire, dès sa naissance et qu'il se soit si vite transformé en une « historical ideology », en une « chiliastic ideology », (p. 10 et 11), en une « pétrification d'orthodoxie » ? D'où vient que l'action des révisionnistes les plus authentiques, qui auraient pu le féconder, ait été si faible et, finalement, à ce point inopérante ?

Les causes de cette « tragédie du marxisme » (M. Collinet) sont multiples et très complexes. Essayons de les dénombrer rapidement.

1. Il y a tout d'abord le caractère de Marx lui-même, arrogant, autoritaire, injurieux et injuste à l'extrême, intolérant au dernier point, et fort attaché à sa doctrine (Labeledz, *op. cit.*, p. 10), même lorsqu'il déclare (mais quel sens faut-il donner à cette boutade ?) que « tout ce qu'il sait, c'est qu'il

(3) Edit. Le Monde en 10/18, Paris (1962).

n'est pas marxiste ». Il n'était peut-être pas « marxiste », parce qu'il était Marx lui-même ; mais il ne permettait guère aux autres de ne pas l'être.

Pareille forme d'esprit ne favorise pas le libre-examen. Que dire alors d'esprits aussi naturellement rigides que ceux de Lénine, de Plekhanov ou de Kautsky ?

2. Deuxième raison de la rapide sclérose du marxisme : le génie même de Marx. Il a écrasé ses épigones, Lafargue, Bebel, Kautsky, Bernstein lui-même, ou Henri de Man ne développent leurs thèses d'« au-delà du marxisme » qu'après bien des hésitations, des « revenez-y », des repentirs, et même après leur « libération », continuent à souffrir d'inhibitions dévastatrices.

En physique, en chimie, en biologie, l'expérience maîtresse et source de toute pensée et de tout savoir dicte sa loi à tous. Tôt ou tard, les disciples, à défaut du Patron, s'inclineront devant ses leçons.

Dans les sciences sociales et les sciences humaines, l'évidence est moins contraignante. Ceux qui travaillent sur leurs chantiers peuvent toujours raisonner, ergoter, s'attacher désespérément aux mots et aux concepts familiers, nier l'évidence, interpréter les données à la lumière d'une idéologie qui a été élaborée il y a un siècle ou même plus. Si, par surcroît, quelques fragments des données accumulées par ces sciences, encore incertaines et sujettes à révision, tombent dans les mains d'hommes engagés dans l'action, politiques ou politiciens, révolutionnaires professionnels comme Lénine, militants doctrinaires comme Plekhanov, ou gouvernants comme Staline et Mao, qui ne voient dans les données de la recherche pure, qu'un carquois bien garni de flèches prêtes à être lancées dans n'importe quelle direction, alors les chances des disciplines sociales et humaines de s'adapter — *scientifiquement* — à la réalité mouvante du monde moderne tendent résolument vers zéro. Elles deviennent pour longtemps les *ancillae* de la théologie marxiste.

Ainsi s'explique que de la pensée marxienne à la doctrine marxiste, l'appauvrissement soit si considérable.

Engels ne peut se comparer à Marx, ni Kautsky à Engels, ni Vandervelde ou Jaurès à Kautsky. Que dire alors de la véritable mutilation qu'a subi le marxisme en devenant léninisme, ou, pis encore,

stalinisme, titisme ou maoïsme ? Entre Marx et ses épigones d'aujourd'hui, la distance est plus grande qu'entre la pensée de Teilhard de Chardin et la pire bigoterie populaire ; et cette comparaison m'amène à la troisième raison de la sclérose marxiste.

3. Il existe dans l'homme une tendance spontanée à sacrifier ses croyances, même et peut-être surtout quand celles-ci se veulent « naturelles », laïques et rationnelles. On dirait que, incapable d'assumer pleinement sa vocation prométhéenne, l'humanité a besoin des soutiens, des mythes, des explications et des modes de penser qui lui viennent des religions révélées. Le marxisme n'a pas échappé à cette tentation, l'usage (inconscient) de mots appartenant au vocabulaire des religions le prouve à suffisance : on nous parle des « canons » et de la « Vulgate » (p. 320), d'« orthodoxie » et d'« hérésie » (p. 35) (4). J'ai même trouvé, dans une lettre au PC d'URSS répondant aux accusations du PC chinois, l'expression « Saint des Saints » pour définir le corps des dogmes du marxisme-léninisme.

On ne comprend rien au phénomène communiste si on n'a pas pris conscience du fait que le communisme est un islam, je veux dire une religion révélée, fermée et militante, avec sa téléologie et sa théologie, son millénarisme et ses interprètes autorisés, ses catéchismes et ses index des livres défendus (je croirai à la libération du monde soviétique le jour où j'y verrai dans les vitrines des librairies communistes les œuvres de Trotsky), avec ses fanatiques, ses martyrs et ses Torquemada.

Écoutons Lénine (en 1904 !) : « Marx et Engels ont dit tout ce qu'il y avait à dire... Rien dans le marxisme n'est sujet à révision ». Et ceci, qui présageait bien de l'avenir : « Il n'existe qu'une seule réponse à la révision : taper sur la gueule » (5).

Citons encore : « La social-démocratie n'est pas un séminaire où l'on confronte diverses idées... Elle a son programme, sa conception et ses propres idées... Tous ceux qui y sont entrés doivent suivre ses idées, au lieu de les discuter » (6).

Rosa Luxembourg elle-même a beau écrire : « Du socialisme et du marxisme... nous n'avons jamais

(4) Valentinov, p. 256, n. 1, cite une lettre de Lénine exigeant qu'on expulse un membre du Parti qui apporte « des éléments d'hérésie dans le marxisme ».

(5) N. Valentinov, *op. cit.*, p. 251.

(6) Idem., p. 251.

été idolâtres » (7), elle n'accorde cependant guère de droits à la critique interne du socialisme au sein du Parti. Bebel a toujours estimé que le Parti avait plus besoin de discipline que de liberté de pensée et Jaurès a fait exclure Charles Andler de la SFIO, parce qu'il avait émis quelques doutes touchant l'absence de nationalisme pangermanique au sein de la sacro-sainte social-démocratie allemande. On pourrait multiplier des faits de ce genre à l'infini.

Il est évident que pareille sacralisation ne facilite pas les adaptations. Avec L. Labedz (*op. cit.*, p. 24), on peut se demander d'ailleurs si une révision et, par conséquent, une libéralisation, est possible dans le cadre, par définition, monolithique, d'un parti unique, seul interprète autorisé, et seul détenteur de la vérité historique, et maître de tous les pouvoirs. Pour le communisme, qu'il soit khrouchtchévien ou maoïste, il n'existe pas d'autres possibilités de révision qu'au départ d'une décision d'en Haut, alors que, *par définition*, les innovations sont l'œuvre non pas de la base (qui est inerte et amorphe), mais de clerks marginaux et isolés. Et quelles chances y a-t-il que les maîtres du Kremlin, déjà accablés par Pékin des mêmes reproches et des mêmes injures qu'eux-mêmes ont si longtemps jetés au visage des « réformistes » et des « social-traitres » d'Occident, procèdent à une critique révisionniste en profondeur, alors qu'ils savent que — pour reprendre les termes d'une revue soviétique (*Moskva*, 1, 1958) — ils n'ont d'autre choix qu'entre « détruire le révisionnisme ou être détruit par lui ».

Même pour le marxiste non-communiste, toute révision est douloureuse. Elle l'est d'une façon générale, pour tout homme, quelle que soit sa religion ou sa doctrine. Par inertie mentale, par viscosité intellectuelle, nous restons volontiers dans les ornières.

Pour le marxiste, les difficultés sont encore aggravées du fait que le marxisme divise les hommes de savoir et les hommes de culture, en auteurs « bourgeois » et en marxistes de plus ou moins stricte observance. Lénine l'a dit et répété cent fois : « Les professeurs d'économie ne sont, en général, que les savants commis de la classe capitaliste, comme les professeurs de philosophie ne sont que les commis des théologiens » (8). Sur ce point, l'attitude des marxistes *strictioris observantiae* n'a pas changé.

Un de mes étonnements lorsque parurent les

œuvres libératrices (pour leurs auteurs) de Hervé, de Morin, de Fougeyrollas, de Naville, de Henri Lefevre (*op. cit.*, p. 315 et sv.), qui découvraient, enfin !, la « nature magique du stalinisme », fut de constater à quel point ces hommes de vaste culture, qui, dans leur domaine, avaient tout lu et tout compris, ignoraient, ou argumentaient comme s'ils avaient ignoré, tout ce que la génération qui précédait la leur (celle de Souvarine, de Collinet, de Koestler, de Monnerot, de Tasca, de Dwight Mac Donald, et de tant d'autres) avait écrit. De toute évidence. Ils n'avaient pas extrait « la substantifique moelle » de ces auteurs « bourgeois », « traitres » ou « déviationnistes », disons : de ces « hérétiques » mille fois maudits. Inutile de dire qu'ayant déjà tant de peine à *apostasier* le stalinisme, ils n'étaient pas mûrs pour procéder à l'examen critique du léninisme lui-même, et moins encore du marxisme ou du socialisme.

Il n'y a pas que Lénine à s'être refusé à admettre la possibilité, si minime soit-elle, d'une certaine objectivité scientifique dans les sciences sociales : toute la « pensée » socialiste n'est que trop souvent imprégnée de cet esprit.

Il s'ensuit que le plus souvent, l'effort de révision fait par les marxistes non-communistes d'Occident, et à fortiori par les communistes, ne consiste pas à observer les faits et à s'efforcer d'en dégager la signification, ou à lire (comme Marx l'avait fait) des auteurs « bourgeois » tel que Keynes, Raymond Aron, Sorokin ou Karl Mannheim ; ni même à se pencher, pour en tenir compte, sur les travaux des marxologues, tels que G. Gurvitch, M. Rubel, K. Papaioannou ou A. Patri, pour ne citer que ceux-là, qui ont bien mis en lumière les confusions, les incertitudes et les contradictions de la pensée marxienne.

L'effort de révision se limite le plus souvent à discuter les écrits des autres « marxistes », les uns « orthodoxes » et les autres « hérétiques », ou, dans la meilleure des hypothèses, à insérer de gré ou de force les faits observés — si on les observe ! — dans les cadres doctrinaux traditionnels : « C'est entendu : le prolétariat s'est déprolétarisé, mais il ne s'intègre pas pour autant dans la société bourgeoise... C'est entendu, les classes moyennes salariées marquent volontiers les distances culturelles par rapport à la classe ouvrière, mais tôt ou tard

(7) La révolution russe, Idées et Combats, avril 1946, p. 45.

(8) Valentinov, *op. cit.*, p. 314.

leurs intérêts communs de travailleurs les uniront dans un même grand parti du travail... C'est entendu, l'apparition (non prévue par Marx) d'une civilisation des loisirs détourne les travailleurs des problèmes du travail, mais tôt ou tard ceux-ci prendront conscience des impératifs de la vraie civilisation, celle du travail, et exigeront la gestion démocratique de l'économie », etc.

4. Pareille attitude affective et même, bien souvent, passionnelle, rend évidemment impossible ou, en tout cas, fort difficile, une révision scientifique des données fondamentales du socialisme ou du marxisme.

Elle a provoqué des disputes byzantines qui, très vite, ont opposé les deux types de tempérament et de vision du monde que l'on rencontre communément parmi les hommes : « les orthodoxes », conservateurs d'autant plus figés dans leur orthodoxie qu'ils la sentent menacée par les faits, et les « révisionnistes », hommes du mouvement, sans doute, mais beaucoup trop désireux de démontrer qu'ils étaient et qu'ils sont au moins aussi « orthodoxes » que leurs adversaires, pour oser pousser très loin l'analyse critique de l'interprétation du monde moderne que fournissent les schémas marxistes, et moins encore, cela va de soi, l'analyse critique du marxisme lui-même comme philosophie et comme sociologie.

D'où les interminables querelles qui ont opposé ceux que Lucien Laurat appelle, plaisamment, les paléo-marxistes et les marxistes tout court, les austro-marxistes et les néo-marxistes, les trotskistes et les boukhariniens, et aujourd'hui, les maïstes et les khrouchtchéviens.

5. Une cinquième raison peut enfin expliquer pourquoi la sclérose a atteint le marxisme dès la fin du XIX^e siècle : elle tient aux structures même de notre société. Notre société est composée de masses d'hommes-masse, qui se sont agglomérés dans des groupes de pression et d'intérêt (partis, syndicats, mutualités, associations professionnelles, fraternelles, etc.) dont l'objectif est évidemment de conquérir dans l'immédiat des avantages, à défaut du pouvoir, et non d'organiser des réflexions sur l'avenir. La classe ouvrière en particulier, même et surtout quand elle cède aux charmes frelatés des romances révolutionnaires (le Grand Soir, les Barricades, etc.), est naturellement conservatrice et

encline au corporatisme : sur ce point, Lénine a vu clair.

Ce misonéisme ne porte guère à l'analyse doctrinale.

Les militants sortis de la classe ouvrière ont, comme elle, le fétichisme du passé qui se confond, dans leur esprit, avec leur jeunesse héroïque et les services qu'ils ont rendus. Ils vieillissent, comme vieillissent leurs troupes, ainsi qu'Imbert l'a établi. Cela ne les incite guère à modifier quoi que ce soit à la vision du monde qui les a menés où ils sont et en a fait ce qu'ils sont.

Leurs chefs sont, le plus souvent, des animaux de combat, des passionnés ou des colériques, pour reprendre les termes de la caractériologie moderne, fort amoureux, comme leurs adversaires capitalistes, du pouvoir pour le pouvoir, nécessairement pragmatiques, quelque peu sceptiques, sinon méfiants, quant au bien-fondé des ressourcements doctrinaux et, de toute façon, peu désireux de changer quoi que ce soit aux données qui leur sont familières. Pour eux, il n'est d'autre révision que celle, insensible et diffuse, qu'imposent très lentement les faits et les réalités.

Quant aux intellectuels, ils brillent rarement par le courage. Sur ce point, Berth et Sorel ont raison. Sans doute, certains d'entre eux cédant aux conformismes de « gauche », « s'engagent-ils ». Mais, en fait, ils sont le plus souvent timorés et peu désireux (et fort incapables) de refaire pour le marxisme d'aujourd'hui l'effort de révision critique et de synthèse créatrice que Marx a fait pour le socialisme de son temps (ce qui serait après tout, le seul hommage possible au génie de Marx).

C'est pourquoi, pour une Simone Weil, une Rosa Luxembourg, une Jeanne Hersch, une Hannah Arendt (femmes et juives, remarquons-le (9), et, à ces titres, doublement marginales), pour un Bernstein ou, mais sur un tout autre plan, un Djilas (en prison en Yougoslavie) ou un W. Harich (en prison en Allemagne de l'Est), on rencontre tant de Garaudy, de Prenant ou de Mandel et, autrefois, tant de Nizan et de Politzer, bien sagement installés dans les ornières des orthodoxies les plus diverses, sans doute, mais toutes aussi étroites les unes que les autres.

(9) On pourrait y ajouter, sur un tout autre plan, Gertrude Stein.

Tous ces facteurs réunis, se confirmant et se renforçant mutuellement, ne contribuent guère à favoriser les nécessaires remises en question. Il faut d'ailleurs beaucoup de courage spirituel — la chose la plus rare du monde — pour dire, comme Bernstein, en 1898 : « Le vote d'une Assemblée si haute que soit sa valeur, ne peut évidemment pas me détourner d'opinions que je me suis faites en étudiant les phénomènes sociaux » (L. Labedz, *op cit.*, p. 39). Beaucoup de courage, et aussi une très grande indépendance matérielle, un manque complet d'ambitions politiques, le goût de la solitude intellectuelle, la capacité de supporter les injures des hommes.

Joint au fait, d'une portée plus générale, de l'hostilité constante que le groupe, quel qu'il soit, manifeste entre tous les innovateurs susceptibles de troubler ses ruminations, ces facteurs expliquent pourquoi et comment l'esprit de révision n'a pas renouvelé, sinon de façon diffuse, confuse et incon-

sciente, le sang qui coulait dans les veines du marxisme.

Et expliquent aussi que les tentatives de ressourcement et de repensement des « *New Reasoners* » d'Angleterre (Labedz, *op cit.*, pp. 299-312), des « *Néo-marxistes* » de France (*idem*, pp. 313-323), des socialistes italiens (*idem*, p. 324-336), les « *New Fabian Essays* », le « *Twentieth Century Socialism* » (10), les œuvres de Mendès-France et même d'André Philip (11) soient à ce point hésitantes, conventionnelles, timorées et incertaines. Par rapport aux grandes bouffées d'air frais, violentes et salubres, que sont la pensée et les œuvres de Marx ou de Bernstein, ou même le « *Que faire ?* » de Lénine, les essais de leurs épigones semblent bien ternes.

(10) Publié par la *Socialist Union*, Londres, Penguin Special (1956).

(11) Cf. Léo Moulin, *Destin du Socialisme*, *Res Publica*, no 2, 1964, pp. 190-192.

